

JUNO DAWSON

TOUTES LES VIES DE MARGOT



MILAN

TOUTES VIES
LES VIES
DE MARGOT

Pour l'édition française : © Éditions Milan, 2020
1, rond-point du Général-Eisenhower, 31101 Toulouse Cedex 9, France.
Loi 49.956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse.

Titre de l'édition originale : © Juno Dawson, 2017
Originally published in the English Language as *Margot & Me* by Hot Key Books, an
imprint of Bonnier Zaffre Limited, London.

Ont collaboré à l'édition de cet ouvrage :
Correction : Anne Rastoll
Maquette : Pascale Darrigrand

Dépôt légal : janvier 2020
ISBN : 978-2-7459-9498-1
Achevé d'imprimer au 1er trimestre 2020 par Rodesa
editionsmilan.com

JUNO DAWSON

TOUTES VIES
LES VIES
DE MARGOT

Illustration de couverture : Sarah Maxwell.
Traduit de l'anglais par Alison Jacquet-Robert.

MILAN

*Maman, papa, Joanne, Jan, grand-père,
grand-mère, merci pour votre soutien
durant l'année passée.*

J. D.

*« La vie doit être vécue en regardant vers l'avenir,
mais elle ne peut être comprise
qu'en se retournant vers le passé. »*

Søren Kierkegaard, 1843.

CHAPITRE 1

– Le problème avec les jeunes d’aujourd’hui, a déclaré Margot une heure plus tôt, c’est que dès leur naissance, on leur fait croire qu’ils ne sont pas n’importe qui.

On était arrêtées sur une aire d’autoroute et on faisait les cent pas sur l’accotement pour se dégourdir les jambes. Bien sûr, j’ai mordu à l’hameçon comme une gourde :

– Et alors ?

– Eh bien, Felicity, quand la grande majorité d’entre eux sont confrontés à leur propre médiocrité, les rares individus vraiment extraordinaires se retrouvent noyés par les jérémiades de ceux qui pensent que tout leur est dû.

Oh, je sais très bien que je dois me sentir visée, ça ne fait pas un pli. Elle me déteste, elle m’a toujours détestée.

Quand on parle d’une grand-mère, on imagine une vieille dame toute mignonne, vêtue d’un gilet en mohair, avec des mouchoirs glissés dans ses manches et une réserve inépuisable de caramels. Une gentille petite dame qui fleure bon la menthe et qui tricote dans un rocking-chair, pas vrai ? Peut-être même avec des cheveux bleutés et des joues ridées qu’on meurt d’envie de pincer, hein ? Mon autre

grand-mère colle en tout point à cette description. Mais pas Margot. Oh non. Margot, c'est pas ça du tout.

– Qu'est-ce que c'est que cette odeur ?

Je me pince le nez, remonte la fenêtre et respire par la bouche. Ça empeste. Un mélange de vomi, de pieds et d'ordures en décomposition.

– L'épandage de fumier, répond Margot d'un ton sec sans lever les yeux de la route. L'air de la campagne va te faire du bien. Inspire un bon coup.

– Beurk. Je vais vomir.

Je remets mes écouteurs. J'ai vraiment du mal à croire que Margot et moi partageons le même patrimoine génétique. Notre conversation sur le fumier est littéralement notre premier échange depuis qu'on a traversé le pont Severn. Et notre précédente discussion visait, elle, à déterminer si l'enterrement de Lady Di n'était pas un peu *too much*. Maman dort sur le siège passager et moi, je suis derrière, coincée entre la portière et une couette imprimée de constellations dans un sac poubelle. Bon, c'est un peu ma faute, je n'aurais pas dû insister pour emporter ma couette, mais je voulais autant de babioles familiales que possible.

Margot, qui ne tolère ni *mamie*, ni *grand-mère*, et encore moins *mémé*, conduit comme un robot, le dossier relevé à quatre-vingt-dix degrés et les bras pliés à angle droit. Quelque part sur l'auto-route M25, j'ai demandé si on pouvait allumer la radio et reçu en réponse un non catégorique. Du coup, j'écoute mon lecteur CD, en alternant les deux seuls disques que je n'ai pas rangés dans ma valise.

Une heure plus tôt, on a quitté la M4 pour des routes de campagne sinueuses et, à présent, on est vraiment au milieu de nulle part. Le rêve, quoi. Pour l'instant, le sud du pays de Galles me fait penser à une tenue de camouflage : un ou deux bâtiments par-ci, par-là, et une mosaïque de champs verdoyants séparés les uns des autres par des murs croulants. Des vallées d'un ennui mortel s'étendent à perte de

vue et la route serpente à travers les collines tel un long ruban gris. Je presse mon visage contre la fenêtre et regarde ma respiration embuer la vitre.

Mon crâne est comme un distributeur de bonbons rempli de questions. Comment ai-je fait pour me retrouver ici ? Pourquoi avons-nous quitté Londres, maintenant que maman va mieux ? Qu'est-ce que j'ai fait pour mériter ça ? Je dois être maudite. Peut-être suis-je punie pour mes péchés d'une vie antérieure. Mais à moins d'avoir été Satan en personne, la punition me semble carrément exagérée. Dorothée a dû ressentir la même chose en retrouvant son Kansas natal à la fin du *Magicien d'Oz*. Plus de route de brique jaune, plus de cité d'Émeraude, plus de sorcières, gentilles ou mauvaises. Rien qu'une bonne grosse nullitude.

Dans la buée sur la vitre, je trace du doigt un visage triste. Au moins, mes ongles sont jolis. Vernis *Hard Candy*, couleur flamant rose.

Je ferme les yeux et j'imagine que tout ça n'est qu'un film : une jeune citadine cosmopolite (avec un sens inné de la mode, *of course*) doit aller vivre dans une ferme pendant que sa méchante grand-mère prend soin de sa mère convalescente. Mon rôle serait joué par Jennifer Love Hewitt, Sarah Michelle Gellar ou toute autre actrice avec trois noms, et Keanu Reeves serait l'ouvrier agricole basané de la ferme d'à côté qui m'emmènerait dans la grange pour me déflorer.

L'idée est plutôt excitante ; je vais peut-être réussir à sauver les meubles finalement. Mais quand j'ouvre les yeux, tout est lugubre. Lugubre de chez lugubre. On se croirait dans un roman des sœurs Brontë. *Les Hauts de Hurlevent* mais version vallées galloises. *Six mois*, je me répète dans ma tête, *ce n'est que pour six mois. Maman l'a promis.*

Beaucoup de choses peuvent se passer en six mois. À la maison, Xander et moi n'étions plus vraiment ensemble, mais j'entends presque Tiggy aiguiser ses griffes, prête à lui mettre le grappin dessus maintenant que j'ai le dos tourné. Je parie que notre règle « Jamais avec les ex » est partie en fumée à la seconde où j'ai quitté Londres.

La Land Rover roule sur une espèce de grille et je me rends compte que maman s'est retournée sur son siège pour me faire signe. Ses cheveux repoussent lentement après la chimio, un petit duvet tout fin recouvre son crâne, mais elle préfère quand même porter sa perruque dont la coupe me rappelle Monica dans *Friends*. Ce sont de vrais cheveux et elle a coûté supercher. Bon, ça ressemble toujours autant à une perruque, mais évidemment, je ne lui ai pas dit.

– Fliss!

Je retire mon casque.

– Quoi?

– On y est!

– Quoi?

J'efface le visage sur la fenêtre et je jette un coup d'œil. Noooooon. Non. Non. C'est pas possible. On dirait qu'une apocalypse nucléaire a eu lieu. Il n'y a rien à voir.

– Bienvenue à la ferme *Marie Morgane*, lance Margot tandis que la voiture remonte cahin-caha le chemin de terre.

Des bâtiments grisâtres surgissent lorsque nous descendons lentement la pente. Je presse ma tête contre la vitre et plisse les yeux pour observer ma nouvelle maison temporaire.

– C'est ça?

Les mots m'échappent avant que je ne puisse les retenir. C'est la première fois que je pose les yeux sur la ferme. Si je me souviens bien, maman venait tout juste de gagner sa première bataille contre le cancer quand Margot a déménagé ici et on devait venir lui rendre visite deux étés plus tôt ; et puis *Cancer : saison 2* est arrivé, si bien qu'on est restées à Londres.

– Felicity! me gronde maman.

– Désolée! Ce n'est pas ce que je voulais dire... Je pensais juste que ce serait plus grand. Quand on parle d'une ferme...

– C'est bien assez grand, réplique Margot d'un ton sec.

On entend les points à la fin de ses phrases.

Les pneus crissent en s'arrêtant et je sors de la voiture, évitant à peine une flaque d'eau boueuse couleur cappuccino. Je me retrouve face à un bloc solennel recouvert de lierre. La pierre a le gris du ciel et la gaieté d'une pierre tombale.

Comme sur un dessin d'enfant, la maison a une porte rouge, quatre fenêtres à guillotine parfaitement espacées et une cheminée de laquelle s'élèvera certainement de la fumée.

– Oh, c'est charmant, dit maman en s'appuyant contre la voiture. La vue doit être phénoménale.

– Allez, viens, dit Margot en venant à son aide. Rentrons au chaud.

– Maman, du calme ! Tout va bien.

– N'importe quoi. Rentre vite. Je vais mettre la bouilloire à chauffer pendant que Felicity apporte les valises.

– Toute seule ? Tu rêves, dis-je en désignant mes chaussures vernies et ma minijupe à motif pied-de-poule.

Le regard d'acier de Margot me transperce comme une faux.

– Je suis sûre que tu vas te débrouiller. Je te suggère de te dépêcher. Il va pleuvoir.

Pitié, que quelqu'un m'achève.

L'intérieur de la ferme est aussi naze que l'extérieur. Après avoir traîné les valises, les cartons, la couette et les cabas dans l'entrée étroite et sombre à grand renfort de soupirs dramatiques, je pars en repérage. Les murs sont recouverts de papier peint psychédélique à perte de vue. Je commence même à avoir la migraine. Tandis que Margot et maman discutent dans le salon, je m'aventure à l'étage en prenant garde de ne pas trébucher sur la moquette usée.

Ma chambre est la plus petite, décorée de papier peint recouvert de marguerites roses. Il y a juste assez de place pour un lit simple, une étagère et une armoire affreusement étroite qui fait plus cercueil que dressing. Je devrais pouvoir y caser quarante pour cent de mes vestes – le reste, même pas la peine d'y penser.

La chambre – ou la tombe, allez savoir – sent l’humidité, comme si personne n’y avait vécu depuis si longtemps que l’air avait croupi. Il fait aussi hyperfroid. Je remarque trop tard qu’il n’y a pas de chauffage central, juste un petit chauffage électrique d’appoint. Génial.

Franchement, en quoi vivre en plein Moyen Âge va aider maman à se remettre ? Je me jette sur le lit, les ressorts du matelas protestent et les larmes me montent aux yeux. Je lutte contre l’envie de taper du pied. J’ai dit à maman que c’était une très mauvaise idée, mais elle ne m’a pas écoutée.

La chimiothérapie, aussi miraculeuse soit-elle, vous guérit en vous tuant à moitié. Après deux ans à regarder ma mère dépérir, perdre tous ses cheveux et même ses cils (ça, on ne le voit jamais à la télé), vomir constamment sans pouvoir rien faire, je pensais qu’il était temps que les choses reviennent à la normale. Je sais, dit comme ça, j’ai l’air d’une princesse pourrie gâtée, mais on a tenu le coup ensemble, on s’en est sorties ensemble... tout ça pour venir ici. Tu parles d’une récompense. Et maintenant, Margot passe pour Super-Mamie alors que c’est moi qui aide maman à prendre son bain, qui fais le ménage et toutes les courses depuis un an. Non mais je rêve ?

Une larme parvient à s’échapper malgré tout. Heureusement que mon mascara est waterproof.

– Felicity ! crie Margot au rez-de-chaussée. Tu viens prendre le thé ?

– Une minute !

Il me faut bien soixante secondes pour calmer ma respiration et ravalier mes larmes. Il y a cinq portes sur le long palier et j’en profite pour fouiner un peu. Ma chambre est à côté de la salle de bain. Je découvre aussi celle de Margot et la grande chambre d’amis que maman va utiliser. Je me dirige vers la dernière porte. Je pousse et je tire, mais elle est fermée à double tour. Ce doit être un bureau ou le grenier. Je secoue la poignée une dernière fois pour m’en assurer. Oh, une porte fermée à clé a quelque chose d’irrésistible ! Je parie que c’est là que Margot cache les cadavres.

– Qu’est-ce que tu fabriques ?

Pile au bon moment, l'ombre de Margot apparaît en haut de l'escalier. Elle se prend pour Nosferatu ou quoi ?

– Qu'est-ce qu'il y a derrière ? je demande.

– C'est le grenier. Tu n'as rien à y faire.

Point barre. Sauf que maintenant, j'ai encore plus envie d'y aller. Je jette un dernier regard à la porte. Notre heure viendra.

– Le thé est prêt. Viens.

Je suis Margot jusqu'à un salon glauque, où je suis soulagée de voir qu'il y a au moins une télévision. C'est une antiquité qui n'a pas de magnétoscope, encore moins un lecteur DVD, et j'imagine que le câble n'est même pas une option, mais, elle est là, c'est déjà ça. À ce stade, je m'estime heureuse de voir un écran. Les autres meubles (tous marron... pourquoi ?) sont vieux mais sans prétention et fonctionnels. L'ambiance serait peut-être moins déprimante sans les épais voilages qui occultent la lumière. Comme si le décor repoussait activement le bonheur. Au moins, une théière dans un couvre-théière tricoté nous attend sur la table basse, et toute la maison sent bon le pain grillé.

– Voilà, dit Margot en sortant de la cuisine avec un plateau. Il n'y a rien dont une bonne tasse de thé et des toasts ne puissent venir à bout. J'ai fait la confiture moi-même.

Ça a l'air délicieux : le pain est épais et croustillant ; la confiture, violet foncé avec de petits pépins.

– C'est merveilleux. Tu nous gâtes, dit maman, pelotonnée sur le canapé dans une couverture colorée probablement crochétée par Margot.

– Sottises. J'ai fait le pain aussi. Je n'ai pas le luxe d'avoir un supermarché à proximité. Regarde-toi, il faut qu'on t'engraisse.

Le fantôme de son ancien sourire étire les lèvres de maman, qui réplique :

– Comme une dinde de Noël ? Qui l'eut cru ? Ma mère, seule au milieu de nulle part, complètement autonome. Si seulement papa était encore en vie pour voir ça.

Margot s'assied fièrement dans le fauteuil d'en face. Elle porte un pantalon jodhpur et un gilet bordeaux en cachemire par-dessus un chemisier. Elle a laissé pousser ses cheveux. Quand j'étais petite, elle avait toujours une coupe au carré. Maintenant, ses cheveux sont raides et sauvages et elle a arrêté de les teindre, le blond vire désormais au blanc argenté. J'ai vu de vieilles photos d'elle : elle a toujours été saisissante, mais plus belle que jolie. Elle est plus grande que maman et moi, ce qui la rend encore plus flippante. Certains la diraient peut-être sculpturale, ce qui est approprié car elle est froide comme le marbre. Elle l'a toujours été. Je sais qu'elle m'a prise dans ses bras quand j'étais bébé, j'ai vu des photos, pourtant je ne me souviens pas d'un seul câlin.

– J'ai tout ce qu'il me faut, merci bien. Des œufs, des légumes, de la viande et même du lait de chèvre.

J'observe le petit pot rayé à côté de la théière.

– C'est du lait de chèvre ? Beurk.

– Non, c'est du lait de la ferme en bas de la route. Dewi Allen m'apporte un demi-litre tous les jours. Même si le lait de chèvre est parfaitement acceptable.

– Je n'aurais jamais cru que tu finirais ici. J'ai toujours pensé que tu passerais ta retraite sur la Côte d'Azur, dit maman en buvant dans sa tasse ornée d'un dragon gallois.

Effectivement, ça aurait été plus logique. Quelques années plus tôt, Margot vivait encore dans une maison très chic près du parc d'Hampstead Heath à Londres. Tous les matins, même en plein hiver, elle allait nager dans le lac. Je me souviens de grosses épaulettes, d'une chevelure épaisse, d'escarpins bleu électrique et d'une mallette. Quand on allait lui rendre visite le dimanche, je jouais avec grand-père dans le jardin (ils avaient un filet de badminton et un bassin avec des carpes koï orange vif) pendant que maman et Margot prenaient le café sur la terrasse. Après la mort de grand-père, encore un cancer, je devais faire mes devoirs ou lire un livre pour « ne pas déranger Margot ».

Rien à voir avec ma grand-mère paternelle qui, elle, est adorable et me donne un billet à chaque fois que je vais la voir. Mais maintenant qu'on lui a posé sa prothèse de hanche, elle a emménagé chez mon oncle Simon près de la ville de Margate, dans le Kent. On ne l'a presque pas vue depuis que maman est tombée malade.

Et puis il y a quelques années, sur un coup de tête, Margot a pris sa retraite du journal qu'elle éditait et a annoncé qu'elle allait vivre comme une hippie dans un bled au pays de Galles. Je m'étais dit *OK, vas-y. Éclate-toi.*

Margot s'occupe de faire un feu. Je n'ai jamais vécu dans une maison avec une cheminée et je suis fascinée en la regardant mettre du petit bois dans l'âtre puis empiler des bûches.

– Tu es fâchée ? demande-t-elle à maman. Je ne peux rien imaginer de pire que de me ratatiner comme un vieux pruneau avec tous les autres expats. J'ai passé mes trente ans de carrière à rêver d'emménager ici. Ha ! Regarde-moi ça !

Elle met feu à une page roulée du journal auquel elle a consacré sa vie, puis embrase le petit bois.

– C'est poétique.

Je connais déjà la réponse, mais je pose quand même la question :

– Tu as Internet ?

– Pardon ?

Quand a-t-elle quitté le journal déjà ? Ils ne devaient même pas avoir le bas débit à l'époque.

– Tu sais, le Web ? La Toile ? C'est un réseau qui connecte ton ordinateur à ton téléphone pour te permettre d'envoyer des messages aux gens.

Margot éclate de rire.

– Je sais ce que c'est, Felicity. Je ne suis pas gâteuse. Je n'ai pas d'ordinateur et j'espère bien ne jamais revoir une de ces machines infernales.

– Je... j'ai apporté mon ordi portable...

– Fliss, dit maman d'un ton ferme. On verra tout ça plus tard. Est-ce qu'on peut d'abord s'installer tranquillement, s'il te plaît ?

C'est inquiétant de voir maman s'épuiser encore si vite. Son visage vire soudain au gris.

– Désolée, dis-je.

Margot poursuit :

– Tu n'auras pas le temps de t'ennuyer, Felicity. Il y a toujours beaucoup à faire à la ferme et tu commences l'école lundi.

Je me tourne vers ma mère. Beaucoup à faire à la ferme ? Elle me prend pour Perrette la laitière ou quoi ? Et lundi ? On m'avait dit que j'aurais le temps de prendre mes marques d'abord.

– Lundi... ?

Margot répond aussi sèchement que d'habitude.

– Oui. Tu as déjà perdu une semaine. Inutile d'aggraver ton cas, tu as déjà manqué bien assez de cours quand ta mère était à l'hôpital.

La panique forme un nœud au creux de mon ventre.

– Mais je pensais...

– Fliss, c'est pour ton bien, intervient maman. Il faut que tu retrouves une routine.

– Mais je n'ai même pas encore d'uniforme.

Margot se rassied dans son fauteuil et m'adresse un sourire cruel.

– Tu peux en acheter un à l'école. Et ils m'ont dit que tu n'étais pas obligée de le porter le premier jour. Tout est prévu, ma chère, tout est prévu. Avec la maladie de ta mère, j'imagine que ça fait longtemps qu'on ne t'a pas dit non, Felicity Baker. Eh bien, c'est fini tout ça. Compris ?

– Oui.

À cet instant, quelque chose s'embrase dans mon cœur et je réalise que je la déteste vraiment.

Tous les soirs, avant de me coucher, je me peigne les cheveux avec une brosse en écaille de tortue. C'est comme ça que j'ai appris à compter jusqu'à cent. Oui, je suis obsédée par mes cheveux, je sais. D'un brun acajou naturel, ils tombaient jusqu'à mes fesses, mais je les ai coupés à mi-dos quand ça a commencé à faire trop petite fille.

Et aussi parce que Zoë Hinckley m'a dit un jour que je trempais les pointes dans des bactéries de caca à chaque fois que je m'asseyais sur les toilettes.

Je passe le reste de la soirée à organiser ma nouvelle chambre en un semblant d'espace habitable. Pour l'instant, je ne peux pas faire grand-chose pour l'horrible papier peint. On dirait un cauchemar hallucinogène des années soixante-dix digne de Pucci. Il y a gros à parier que Margot n'a rien redécoré depuis qu'elle a acheté la ferme. Comme prévu, la moitié de mes habits vont devoir squatter l'armoire de ma mère.

Edgar, le vieux nounours de maman, est assis sur mon oreiller. Sur ma table de nuit, j'ai posé la photo de mon père. Je sais que ça peut paraître horrible, mais je ne me souviens pas vraiment de lui. Quelqu'un l'a renversé alors qu'il roulait à vélo devant la gare d'Euston et il est mort. J'avais trois ans. De temps en temps, j'ai un flashback... sa barbe... moi sur son dos... mais honnêtement, je ne sais pas si ce sont des souvenirs ou une reconstitution des photos avec lesquelles j'ai grandi. Sur celle-ci, nous sommes au zoo de Londres et je suis perchée sur les épaules de mon père, joues roses et sourire édenté, tandis qu'une girafe mange des feuilles en arrière-plan. Pourquoi est-ce que je ne me le rappelle pas ? J'ai l'air tellement heureuse.

J'ai accroché le portrait de l'autre Margot, Margot Fonteyn, au-dessus de mon lit. C'est un cliché du ballet *Ondine* en 1958 et elle est sur pointes, sa jupe s'élevant en tourbillon derrière elle. Ses doigts sont tendus, élégants. La perfection incarnée. La photo couvre aussi une portion du papier peint. Mais je ne suis pas du genre à couvrir les murs de posters. Je trouve que ça ne fait pas chic.

Quelqu'un cogne brusquement à ma porte ; Margot déboule dans ma chambre. Elle laisse une bouillotte rose saumon au pied de mon lit et regarde la brosse dans ma main avec dédain.

– Vanité, lâche-t-elle simplement avant de repartir.

Je ferme les yeux. Si c'est comme ça qu'elle veut jouer, je refuse de réagir.

Je finis mes cent coups, puis je passe dire bonne nuit à maman. Elle s'est déjà endormie, adossée contre plusieurs oreillers, son livre, le dernier Jilly Cooper, sur les genoux. Elle est tellement émaciée que je n'ai aucun mal à l'allonger ; elle ne bouge pas d'un cil. Je mets un marque-page dans son roman, je l'embrasse sur le front et j'éteins la lumière. J'ai déjà fait ça des centaines de fois.

En bas, j'entends Margot ranger poêles et casseroles dans la cuisine. Même s'il est encore tôt, je préférerais me planter un compas dans l'œil plutôt que de descendre passer du temps avec elle. Je décide donc d'aller me coucher. Après mon lit double à la maison, celui-ci est bien trop petit et je n'ai pas la place de me retourner pour me mettre à l'aise. J'ai peur de m'étaler par terre. Je me souviens parfaitement d'avoir lu un jour l'histoire d'une fille qui était tombée du lit dans son sommeil et s'était tuée.

J'ai l'impression de rester éveillée pendant des heures. J'entends Margot monter se coucher, éteignant la lumière sur le palier au passage. J'ai la gorge nouée, le cœur battant et je n'arrive pas à fermer les yeux. Je mets un moment à comprendre le problème. C'est *trop calme*. Beaucoup trop calme et trop sombre.

La nuit est d'un noir huileux et épais. Je ne vois rien du tout et je commence à paniquer. Pas la moindre lueur ambrée émanant des réverbères, ni de clair de lune dans le ciel trop nuageux. Pas de sirènes hurlantes, ni de livreur de pizza passant devant mes fenêtres en scooter.

Je n'aime pas ça.

Oh, c'est ridicule, je n'ai plus deux ans ! Je n'ai pas peur du noir ! Mais c'est horrible, je ne vois littéralement pas plus loin que le bout de mon nez. Je n'en peux plus. Je sors du lit et j'avance à tâtons, bras écartés, jusqu'à l'endroit où je crois avoir mis mon lecteur CD. J'allume la radio et je fais défiler les fréquences. Enfin, je tombe sur une station locale avec une émission appelée *L'Amour nocturne*.

Les gens peuvent téléphoner pour dédier une chanson à leur femme, leur petit ami ou autre.

« Et la prochain requête... » annonce une voix de femme ne convenant qu'à la radio de nuit ou au téléphone rose, « ... nous vient de Ian à Swansea. Il aimerait dédier cette chanson à Candice. "Désolé de travailler si tard, dit-il, je te le revaudrai à Benidorm." Voici *If You Leave Me Now* du groupe Chicago... »

Parfait. Le morceau commence et je baisse le volume pour que personne d'autre n'entende. Je retourne au lit, en me focalisant sur la lueur bleue de l'écran d'affichage. Edgar serré contre mon cœur, je laisse les paroles de la chanson d'amour m'emplir la tête jusqu'à ce que mes paupières se fassent lourdes.

CHAPITRE 2

Je ne sais pas pourquoi je suis surprise que la douche soit pourrie : la pression d'eau est à peu près aussi efficace que si un chaton assoiffé me léchait la tête. Me laver les cheveux va me prendre des heures. Pire encore, la baignoire n'est même pas assez grande pour s'y allonger. Enfin, au moins il y en a une.

Mon petit plaisir préféré est de prendre un bain brûlant avec un gant humide posé sur le front. Je ne sais pas où j'ai trouvé l'idée, mais il n'y a rien de tel pour se sentir comme la reine de Saba. Ici, le décor ne s'y prête pas vraiment. Tout, absolument tout, dans cette pièce riquiqui est vert avocat ; même la housse en fourrure de l'abattant des toilettes.

Ma nouvelle devise : *Ce n'est que pour six mois.*

En revanche, je vais sûrement me réconcilier avec les œufs brouillés et le bacon qui m'attendent quand je descends au rez-de-chaussée. Maman est déjà assise à la table rustique en bois dans la cuisine, Margot vivevolte autour d'elle comme un papillon en lui versant du thé.

– Dépêche-toi, Felicity, tu n'es pas à l'hôtel. Ça va refroidir.

– On est dimanche, dis-je en prenant place. Et j'ai mis une heure à me mouiller les cheveux.

– Fliss... lance maman.

Elle a meilleure mine après une bonne nuit de sommeil.

– Merci pour les œufs, dis-je rapidement.

– Fraîchement pondus ce matin. Du thé ?

– Je veux bien.

Margot me verse une tasse. Je remarque que le bec de la théière est ébréché et que toutes les tasses sont dépareillées. Un pot à lait et un sucrier sont déjà sortis. Pendant la maladie de maman, le petit déjeuner consistait en un yaourt et un bol de céréales. Cette nouvelle routine a du bon, même si je refuse de donner à Margot la satisfaction de savoir que je suis impressionnée par ce que cette ferme a à offrir.

Ma curiosité prend le dessus. Après avoir aidé maman à faire la vaisselle, je décide de partir explorer les environs. Après tout, je n'ai jamais vécu dans une ferme – sans blague – et on ne sait jamais, Keanu Reeves m'attend peut-être sur sa moissonneuse-batteuse.

Je sors par la porte de devant et je passe devant la Land Rover garée en plein milieu de la cour. La pluie s'est arrêtée pour le moment, mais de gros méchants nuages pointent au-dessus des collines. Le ciel est tellement immense ici, sans immeubles ni traces d'avions pour l'interrompre. L'air sent le propre, rincé par l'averse nocturne. Londres n'a pas cette odeur fraîche d'eau minérale. Bon, d'accord, je vais peut-être m'habituer à vivre quelques mois sans pollution.

De part et d'autre de l'allée se trouvent les écuries – même si Margot n'a pas de chevaux. Je passe la tête par la porte et je tombe, littéralement, sur une porcherie.

– Ouah, je murmure.

L'enclos est divisé en deux, probablement pour séparer les cochons. Ils sont ÉNORMES. Le mâle, aucun doute là-dessus, est un géant de couleur brun-roux. L'odeur, un mélange d'urine et foin, n'est pas aussi dégouiné que je ne m'y attendais.

Au début, je ne vois même pas les porcelets. Ils sont tellement petits, occupés à téter leur mère, qu'ils disparaissent presque.

– Oh ! Trop mignons ! je m'exclame.

– Tu peux entrer si tu veux. Mais ne les laisse pas sortir.

Je n'ai même pas entendu Margot approcher. Je vais devoir lui trouver une cloche à mettre autour du cou. Elle porte un ciré et des bottes de pluie, mais en ce qui me concerne, je ne suis pas habillée pour une porcherie avec mes petites chaussures ouvertes et ma robe chasuble. Cela dit, j'ai vraiment envie de cajoler un bébé cochon.

– Je peux en porter un ?

– Vas-y.

Margot ouvre la moitié inférieure de la porte et j'entre, une main sur le nez.

– Combien de porcelets y a-t-il ?

– Quatre cette fois, je crois.

J'en compte trois.

– Il n'y en a que...

Puis j'aperçois le plus petit porcelet que j'aie jamais vu, pas plus gros qu'un cochon d'Inde, près de l'auge, à demi couvert de foin.

– L'avorton de la portée, dit Margot. Il ne va pas s'en sortir.

– Non !

Je m'accroupis à côté de lui. Il se réveille quand je le caresse. Son petit corps chaud est couvert de poils rêches, un peu comme un chiot.

– Il n'est pas mort.

– Pas encore. Ils en ont toujours plus que nécessaire et la nature suit son cours. La survie du plus fort. La mère ne va pas gâcher son énergie pour lui.

Je refuse de baisser les bras : j'attrape l'avorton et je l'emporte auprès de ses frères et sœurs. Il ne pèse presque rien dans mes mains.

– Allez, bébé. C'est l'heure du petit déjeuner.

Je le blottis contre sa mère, puis je l'encourage à boire. À moitié endormi, il frotte sa tête contre elle mais ne suce pas son pis. Il n'ouvre même pas les yeux.

– Je te l'ai dit, Felicity, il n'y a rien à faire. Arrête de perdre ton temps avec des choses inutiles et viens m'aider avec ta mère.

Je me redresse et toise Margot de mon plus beau regard de diva. Comment ose-t-elle... A-t-elle la moindre idée de ce qu'on a vécu ces dernières années ?

– Tu sais, pendant que tu étais ici à jouer à la fermière, c'est moi qui ai nettoyé le vomi de maman et tenu sa main pendant sa chimio.

Je voulais la blesser, mission accomplie : l'espace d'une seconde, elle vacille. Sauf que c'est aussi la vérité.

– Elle va mieux maintenant. Elle n'a pas besoin d'aide, dis-je.

Margot reprend contenance.

– Ça a dû être très éprouvant.

Pas exactement les excuses que j'espérais. Oui, c'était « éprouvant ». C'est rien de le dire. Mais maintenant, Dieu merci, c'est terminé. Je regarde tristement le petit cochon.

– Ce n'est qu'un bébé. On ne peut vraiment pas l'aider ?

Elle secoue la tête.

– Felicity... c'est la vie.

Je ne supporte pas de regarder ce pauvre porcelet mourir sans rien faire. Je passe devant Margot.

– Ouais, c'est ça.

Comme je refuse de pleurer devant elle, j'essaye de prendre un air indifférent. J'inspire un bon coup avant de traverser la cour en direction de l'enclos où se trouvent les moutons et la chèvre, mais il n'y a rien de mignon à voir là-dedans. Enfin, j'imagine qu'il y aura des agneaux au printemps.

Et maintenant ? Je suis l'allée parsemée de mauvaises herbes qui contourne la maison et j'arrive dans le jardin de derrière. Le potager est séparé en deux par un chemin. Chaque carré de légumes est méticuleusement étiqueté : carottes (plantées le 23.08), radis, patates, choux-fleurs, panais. Il y a des tipis en bambou pour les pois et les haricots à côté du poulailler –, un petit abri sur pilotis, sûrement pour protéger les poules des renards.

C'est tellement bizarre. Mes souvenirs de Margot sont flous parce que, durant la majeure partie de mon enfance, elle passait son temps

à travailler et allait de déjeuners en soirées. Quand nous passions le week-end à Hampstead Heath, grand-père jouait avec moi dans le jardin pendant que Margot, au téléphone, criait des instructions à ses larbins du journal. Comment s'est-elle retrouvée ici, à patauger dans la boue, avec du fumier sous ses ongles autrefois parfaitement manucurés ? Grand-père est mort en 1988, il y a presque dix ans, donc je doute qu'elle soit encore en deuil.

Au bout du jardin se trouve une arche en treillis, croulant sous des plantes grimpantes et des rosiers. Je passe dessous et je découvre un deuxième jardin magnifique, bien qu'envahi par les mauvaises herbes : une roseraie secrète, retirée du reste du monde. Tout d'un coup, j'ai l'impression d'être dans les pages mode de *Vogue*. Des roses couleur crème aux pétales de velours commencent à faner, ridées et marron sur les bords, pourtant l'effet est plutôt cool, vintage. Une balançoire cassée pendouille d'un pommier, les cordes aussi pourries que les pommes qui jonchent les broussailles. Mais le potentiel est là : il y a même un joli banc en fer forgé où je pourrais m'asseoir pour lire *Cosmo*. Des moucherons tournoient dans l'air, un papillon blanc volette devant mon visage.

Et si Margot ne connaissait pas cet endroit ? Ça pourrait être mon refuge secret. Au loin, j'entends le doux clapotis d'un ruisseau.

Prudemment, je foule les mauvaises herbes jusqu'à trouver un vieux portail branlant. Je force le loquet rouillé en prenant garde aux orties et aux roseaux à plumes presque aussi grands que moi. Le jardin débouche sur un sous-bois qui descend en pente douce jusqu'à une forêt épaisse. Je regarde par-dessus mon épaule en direction de la maison, comme pour vérifier que Margot ne m'observe pas. Si c'était un film d'horreur, je serais en train de crier à l'héroïne de faire demi-tour, mais il est midi, on est dimanche ; franchement, qu'est-ce qui pourrait m'arriver ?

J'avance de quelques pas. Les arbres bruissent et tremblent. Je frissonne à mon tour. Je tends l'oreille pour localiser le ruisseau.

Felicity...

Ça paraît dingue, mais je jurerais entendre mon nom, très doucement, sur la brise.

Felicity...

Je fais quelques pas supplémentaires. Des branches noueuses s'enroulent les unes autour des autres, formant une sorte de bouche prête à m'avaler dans les bois. À l'intérieur, la lumière est d'un vert émeraude. Je sens une odeur d'ail sauvage (dégueu) et de chèvrefeuille (délicieuse).

Felicity...

Je l'entends à nouveau. Quelqu'un a dit mon nom, j'en suis sûre. Je frissonne. La voix n'est pas menaçante, plutôt... attirante.

J'entre dans le sous-bois.

– Felicity!

OK, cette fois je ne rêve pas. Je tourne la tête : Margot est plantée au niveau du portail, les mains sur les hanches comme un sergent-major.

– Que diable fabriques-tu ?

Je hausse les épaules, penaude.

– Je voulais juste voir le ruisseau.

– Habillée comme ça ? réplique-t-elle avec un *tss* de désapprobation. Ne sois pas bête, tu vas te rompre le cou. Rentre.

Je remonte le chemin en traînant les pieds. Margot m'arrête au portail.

– Ne va jamais dans la forêt toute seule. Ce n'est pas prudent.

– Comment ça ? je demande en repensant à la voix éthérée que j'ai cru entendre.

– Comme je te le dis. N'entre pas dans les bois.

Elle n'ajoute rien d'autre. Je suis intriguée. Effrayée, mais intriguée.

CHAPITRE 3

En débarrassant la table après le dîner, je trouve un biberon géant sous l'évier de la cuisine. Immédiatement, je pense au petit cochon.

– À quoi ça sert ?

Margot me regarde par-dessus ses lunettes en demi-lune. Ses mains ridées couvertes de graisse bricolent un groupe électrogène.

– Il faut élever certains agneaux au biberon. Pourquoi ?

– Je peux nourrir le porcelet ?

– Felicity, ça ne sert à rien, dit-elle en levant les yeux au ciel. Une fois qu'une truie a rejeté son petit, il est condamné.

– S'il te plaît ?

– Oh, Margot, laisse-la faire. Ça ne coûte rien d'essayer, intervient maman, assise à table.

Sa perruque est légèrement de travers.

Sur le point de protester, Margot se mord la langue. Impossible de dire non à une victime de cancer, même en rémission.

– Très bien, mais ne viens pas te plaindre quand il mourra.

Pourquoi est-elle toujours aussi dure ? Sérieusement, c'est quoi son problème ?

– Je ne me plaindrai pas, dis-je d’un ton de défi avant d’attraper le biberon et de dévisser le bouchon. J’utilise juste le lait du frigo ?

– Tss-tss, fait Margot. Si tu veux le tuer plus vite, oui.

– Margot... gronde maman.

Margot souffle par les narines comme si elle était épuisée et s’essuie les mains sur un chiffon.

– Les cochons ne digèrent pas le lait de vache. Tu peux soit traire la truie, soit utiliser le lait de chèvre. Ça fera l’affaire. Si tu veux bien faire les choses, Felicity, fais attention à le garder au chaud sous une lampe à chaleur et donne-lui du fer pour booster son système immunitaire.

Bon, c’est plus de travail que prévu, mais peu importe. Ça vaudra le coup si j’arrive à le sauver.

– D’accord. Tu as une lampe à chaleur ?

Tandis que Margot va chercher sa lampe de mauvaise grâce, je remplis le biberon de lait de chèvre, puis je me dirige vers la porcherie. En entrant, je prie pour que le pauvre petit ne soit pas déjà mort. Une fois encore, je le trouve à l’écart, à moitié écrasé sous la truie.

– Oh, mon pauvre. Tes frères et sœurs sont vraiment méchants.

Je traverse prudemment l’enclos pour récupérer la malheureuse créature. Mon talon s’enfonce dans quelque chose que je ne vois pas – et que je ne veux pas voir. Beurk.

Indécise, je m’agenouille dans le foin pour le prendre sur mes genoux. Il bouge faiblement, mais on dirait que toutes ses forces quittent son corps ; il ne prend presque pas la peine de se débattre. Je le berce comme un bébé et je presse le biberon contre sa bouche.

– Allez, bidule. Mange !

Sans me laisser décourager, je force la tétine dans sa bouche. Le porcelet crachote et du lait dégouline sur mes cheveux. Bon sang, qu’est-ce que c’est horrible. J’essaye à nouveau. Cette fois, on dirait qu’il avale.

– Bravo ! C’est bien, mon petit !

Margot entre avec fracas en portant une grosse lampe argentée.

– J’arrive pas à croire que je m’embête à faire ça.
– Regarde, il boit ! dis-je d’un ton triomphant. Comment s’appelle-t-il ?

– Je ne leur donne pas de nom.

Le porcelet pousse son museau contre moi.

– C’est idiot. Je vais leur en donner, moi.

– Felicity, c’est une très mauvaise idée. Il ne faut pas que tu t’attaches à eux.

J’ignore le conseil de Margot.

– Toi, dis-je au petit cochon dans mes bras, tu ressembles à une cacahouète. Cacahouète le cochonnet !

Margot marmonne quelque chose dans sa barbe en branchant la lampe. Je fais mine de ne pas l’entendre et continue à nourrir Cacahouète.

Qui a besoin d’un réveil quand il y a un coq à proximité ? L’affreuse bestiole se met à chanter dès le lever du soleil, à cinq heures du matin. Je fourre ma tête sous mon oreiller, mais j’entends Margot se lever et descendre d’un pas lourd.

Et me voilà suis réveillée pour de bon. Premier jour d’école. Je ne peux plus l’éviter et j’avoue, je suis nerveuse. Si seulement j’étais encore à St Agnes. J’imagine Tiggy, Marina, Boeoy et Livs, toutes excitées de se retrouver après les vacances. Je me demande si elles vont parler de moi. Je fréquente cette école depuis que j’ai onze ans et tous les profs m’aiment. M. Greenaway a dit un jour que je ferais une bonne préfète. J’espère que personne ne va prendre ma place avant que je ne revienne à Londres.

Après ma douche, je prends le temps de sélectionner la parfaite tenue pour faire bonne impression. Je veux quelque chose qui montre que je viens de Londres, que je suis à la pointe de la mode, quelque chose qui crie que je ne sors pas de la campagne galloise. Je choisis une simple petite robe noire avec des chaussettes d’un blanc éclatant montant jusqu’aux genoux et mes chaussures à brides. Je complète

la tenue par un serre-tête et une bouffée d'eau de toilette *CK One*. Parfait.

J'imagine un nouveau film. Dans celui-ci, je rencontre un groupe de pauvres villageoises opprimées et je les aide à s'émanciper grâce au pouvoir de la mode. J'irais carrément voir ça au cinéma.

Nauséuse, mais bien décidée à ne pas le montrer, je descends au rez-de-chaussée. Une fois encore, un festin m'attend sur la table de la cuisine. Pas étonnant, vu que Margot est debout depuis l'aube. De la confiture de fraise, du *lemon curd*¹, de la gelée... le tout fait maison.

Maman, l'air fatigué, tient une tasse de café noir entre ses mains ; elle a dû se lever tôt exprès pour moi et n'a pas pris la peine de mettre sa perruque. Son crâne est encore visible sous le duvet de cheveux qui commence à repousser. Je n'aime pas quand elle ne porte pas sa perruque. Elle ressemble encore à une patiente atteinte de cancer. Avec un frisson, je revois l'époque où je trouvais des touffes entières de cheveux bruns entre les coussins du canapé, sous le tapis, dans la bonde de la baignoire. Partout.

– Maman, tu devrais retourner au lit. Tu as une mine affreuse.

– Trop aimable. Je voulais te souhaiter bonne chance pour ton premier jour de cours !

– Merci.

Mon ventre gargouille. Je change de sujet.

– Où est Margot ?

– Dehors, en train de collecter les œufs. (Maman repose sa tasse.)

Fliss...

– Quoi ?

– Tu vas t'habituer, je te le promets. Ne te complique pas la vie, d'accord ?

– Oui, oui.

1. Crème de citron typiquement anglaise (toutes les notes sont de la traductrice).

– OK... dit-elle d'un ton peu convaincu. J'ai une idée. Margot et moi allons à Llanmarion aujourd'hui. Et si je me renseignais sur les écoles de danse ?

Je secoue la tête.

– Non.

– Oh, allez, Fliss. Tu n'as pas dansé depuis des années... pas depuis... Enfin, ce serait le bon moment de t'y remettre.

– J'ai pas envie.

J'ai bien conscience de mon ton pleurnichard. La danse classique semble remonter à une autre vie. Une vie précancer. J'ai du mal à croire que c'était la mienne.

– Pourtant tu aimais tellement ça !

– J'aimais aussi les jouets Mon Petit Poney. Je suis trop vieille pour la danse classique.

Maman a l'air de sentir que la bataille est perdue d'avance.

– D'accord. Mais tu gâches ton talent.

– Je ne crois même pas que je pourrais en refaire. Je suis trop grosse maintenant.

– Felicity Baker ! Quel ramassis de conn...

Margot fait irruption dans la pièce par la porte de derrière, jetant une longue ombre sur la table.

– Alors, sur le plat, brouillés ou pochés ?

– Je n'ai pas faim, dis-je.

– N'importe quoi ! Le petit déjeuner est le repas le plus important de la journée. Ton cerveau ne peut pas travailler avec le ventre vide.

Maman renchérit :

– Fliss, tu ne vas pas à l'école sans avoir mangé.

– D'accord, d'accord. Je vais prendre un bout de pain. (J'attrape une tranche et je m'écarte de la table.) Il faut que j'aille nourrir Cacahouète avant d'aller en cours.

Dès que je suis dehors, je balance le pain dans les arbres.

